

que je vais vous dire, afin de le rapporter fidèlement à Eugène... .

Alors Napoléon lui exposa le plan de la bataille qui devait avoir lieu quelques jours après, et il fit répéter au comte Cornaro tout ce qu'il venait de lui dire, en lui montrant sur une carte les localités qu'il avait indiquées. Quant il fut assuré que celui-ci l'avait bien compris, il lui recommanda de repartir sur-le-champ, et envoya chercher le prince de la Moskowa.

— Mon cher maréchal, lui dit-il en allant au devant de lui, si toutes mes prévisions se réalisent, après-demain il y aura une bataille. Il nous faudra donner un terrible coup de collier ; je compte sur vous.

— Sire, répondit l'intrépide Ney, que Votre Majesté me donne de ses jeunes soldats, je les mènerai où elle voudra. Nos vieilles moustaches en savent autant que nous ; elles jugent les difficultés et le terrain, tandis que ces conscrits ne regardent ni à droite ni à gauche, mais toujours devant eux ; c'est de la gloire qu'ils veulent.

— Eh bien ! mon cher, personne mieux que vous n'est à même de les satisfaire : vous les aurez tous. Je vous donne le commandement du troisième corps, avec les divisions Souham, Girard, Brenier, Ricard et Marchand. Moi, je ne les quitterai pas, nous combattrons ensemble ; vos dernières instructions vous seront expédiées demain ; allez prendre un peu de repos.

Le maréchal s'éloigna. Il était trois heures. Napoléon, vêtu de sa petite redingote grise et accompagné seulement de son aide de camp Drouot, sortit du quartier général et se dirigea à pieds vers le monument de Gustave-Adolphe. Il était profondément triste ; la mort de Bessières, qu'il voulait encore cacher, le forçait pour ainsi dire, à refouler en lui-même des regrets qu'il eût sans doute voulu épancher dans le sein d'un ami ; mais pendant ce trajet il garda le silence. Arrivé près des peupliers qui entouraient la tombe du héros mort jadis à Lutzen, il dit à Drouot :

— Général, laissez-moi, j'ai besoin d'être seul.

Et, se faisant reconnaître des factionnaires qui déjà avaient crié : *Qui vive ?* il pénétra sous les arbres. Le calme de la nuit, le monument funèbre dont la lune éclairait la croix de pierre qui le surmontait, l'ombre des sentinelles qui se projetait autour de lui comme de gigantesques fantômes, la gravité de sa position à la veille d'une bataille peut-être décisive, tout, dans ce lieu, donnait à ses pensées déjà si grandes une teinte majestueuse et solennelle. Napoléon ne se laissait pas facilement dominer par les choses extérieures ; mais ici l'effet moral eut sa réaction, et il avoua plus tard que, durant cette espèce de pèlerinage, il avait éprouvé d'étranges impressions et comme une sorte de révélation de l'avenir. Le jour commençait à prendre lorsqu'il rejoignit Drouot, auquel il dit seulement :

— Il est bon quelquefois de chercher à entr'ouvrir les tombes pour s'entretenir un peu avec les morts.

Puis ils regagnèrent en silence le quartier général. En traversant le bivac des grenadiers de la vieille garde, un d'eux voulut s'approcher pour remettre une pétition à l'empereur ; mais un caporal l'en empêcha, en lui disant d'un ton de reproche :

— Laisse-le donc ; tu vois bien qu'il revient de faire sa prière.

— Sa prière ! exclama le grognard avec une sorte d'incrédulité dérisoire ; *plus souvent !* il vient de voir les postes avancés.

A ces mots, le caporal reprit avec vivacité :

— Je te dis que le Petit-Caporal vient d'exécuter sa prière, à l'intention du maréchal Bessières qui est mort *incognito*.

Puis, lui montrant Napoléon, il ajouta d'un ton attendri :

— Regarde comme il a l'air triste... . Pauvre *Petit-Caporal*, va !... Il a perdu un ancien camarade de chambrée... . Je suis sûr qu'il vient d'aller demander pour lui, à ce bon Dieu

de pierre qui est là-bas sous les arbres, son admission définitive dans le paradis des braves.

— Il en a le droit, dit l'autre grognard en faisant un geste d'assentiment.

En arrivant à son quartier général, Napoléon se jeta tout habillé sur son lit et dormit trois heures. A huit heures du matin, il était sur pied. Les troupes qui avaient passé la nuit à Lutzen se mirent en route pour Leipzig ; la garde marchait après elle.

Le général Dauriston, ayant pris les devants, se trouvait à neuf heures du matin vis-à-vis de Lindenau, faubourg de Leipzig, et prélevait, par des coups de canon, aux passages de l'Elster et de la Pleisse, qu'on semblait vouloir lui disputer. En entendant cette canonnade, Napoléon monta à cheval en recommandant à ses secrétaires et à ses interprètes de se trouver en même temps que lui à Leipzig, point signalé d'avance comme un des plus importants et des plus difficiles à tenir, à cause de la bataille qu'il s'attendait à livrer le lendemain. Napoléon avait à ses côtés le prince Eugène, qui l'avait rejoint le matin, et le maréchal Ney, qui était venu prendre ses instructions de la bouche même de Napoléon. Déjà on apercevait au loin les feux de l'avant-garde de Lauriston autour des premières maisons de Leipzig, et Napoléon avançait toujours ; mais, impatient de savoir si cet engagement était sérieux, il mit pied à terre sur une petite hauteur, et, pointant sa lunette sur la ville, il vit, à sa grande surprise, que les toits des maisons étaient chargés d'habitants, qui s'étaient postés là pour être spectateurs du combat.

— Où diable la curiosité va-t-elle se nicher ! dit-il à Eugène, en haussant les épaules.

Et lui donnant sa lunette :

— Tiens, ajouta-t-il, regarde devant toi ; je parie qu'avant que nous soyons arrivés, la plupart de ces bonnes gens vont dégingoler les uns sur les autres et se tuer en tombant, pour éviter de se faire blesser en restant où ils sont.

A peine avait-il achevé de parler, qu'une épouvantable canonnade se fit entendre sur la droite, dans la direction du point où les troupes du prince de la Moskowa avaient passé la nuit, c'est-à-dire autour des villages de Gross-Gorschen, de Kaya et de Klein-Gorschen. Napoléon, s'adressant aussitôt au maréchal :

— Est-ce qu'ils auraient eu l'envie de nous surprendre ? lui demanda-t-il. Cela serait possible : écoutons donc.

— Sire, répondit le prince de la Moskowa, l'attaque est vive.

— Eh bien ! allez voir : vous m'enverrez quelqu'un pour me dire ce que c'est.

Et le maréchal partit pour rejoindre son corps. **Des** ce moment, toute l'attention de Napoléon se porta sur ce point. Un aide de camp du prince de la Moskowa arriva à bride abattue.

— Sire, dit-il, l'armée ennemie débouche tout entière de Pégau et tombe sur les troupes de M. le maréchal.

— C'est bien, monsieur ; retournez dire au prince de la Moskowa que je vais hâter mes dispositions en conséquence, et qu'avant une demi-heure nous nous reverrons.

Quoique Napoléon ne s'attendit pas à être attaqué dans cette position, il prit aussitôt son parti, et s'adressant aux officiers généraux qui l'entouraient, il leur dit :

— Nous n'avons pas de cavalerie, n'importe ! ce sera une bataille d'Égypte : l'infanterie française doit suffire.

Des officiers d'ordonnance sont aussitôt dépêchés au duc de Raguse et au général Bertrand, pour leur donner l'ordre de presser le pas et de se diriger, à travers champs, sur l'ennemi. Le vice-roi quitte Napoléon et va se mettre à la tête des troupes du duc de Tarente. Quant aux colonnes qui sont échelonnées sur la route de Leipzig, il leur ordonne de serrer leurs rangs et de développer leurs lignes dans la plaine, en s'avancant, au pas de course, au secours du maréchal Ney. Cette manœuvre s'exécute sous ses yeux. En voyant cette fière